

# Alain Gurly

## Les trois crimes du Pont aux Merles

### **Une enquête de Phino le Berger**

Roman du terroir cévenol

2011

#### **Du même auteur :**

##### **Chroniques, Contes :**

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc
- "Les Contes d'un Duganel" en 1994 (Impr. Marès - Alès) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre "Contes Cévenols"
- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Les Contes du Piquetache" en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre "Vieilles Histoires Cévenoles"
- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" ( 2007 - Ecrits d'Oc)
- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 - Ecrits d'Oc)

##### **Romans policiers de terroir et nouvelles :**

##### **Les enquêtes de Phino le Berger :**

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir. (2009- Bérrouille auto edition)
- « L'affaire de la Fête aux champignons », roman policier de terroir. (2010 - Bérrouille auto edition)
- « Les Trois crimes du Pont aux Merles » (2011)

##### **Poésie :**

A reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en 2005. A été nommé dans plusieurs autres concours, dont celui de Lyon et celui de Sète. Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « A l'Est d'Octobre » (2007) - « Cévennes toujours » (2008)
- « Les Antiques » (2009) - « Nostalgie » (2009)
- Les Fables de mon Jardin (2010 - Bérrouille auto edition)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

## **DÉDICACE**

*A tous ceux qui portent avec eux, dans leurs têtes et dans leurs cœurs, le pays du Pont aux Merles...*

## **Avertissement**

Les lieux et les personnages sont fictifs.  
Tout est entièrement imaginé.

## **Prologue**

*22 décembre 1920*

Le Pont aux Merles enjambait, d'une seule arche voûtée, le petit ruisseau torrentueux des Merles.

Il y a comme cela, dans les serres perdus des Cévennes, de tels vieux ponts. Ils ont tous la même façon d'être là, la même façon de se confondre avec le paysage et l'environnement, comme si la

pierre dont ils sont faits retournait lentement à son état premier de rocher, en se ressourçant à nouveau dans la terre originelle.

La plupart de ces constructions ne sont plus très utiles de nos jours. Il n'y passe que quelques rares promeneurs nostalgiques, quelques rares troupeaux de brebis ou de chèvres avec leur pâtre, un homme qui vient peut-être d'ailleurs et qui a décidé de retourner à l'état ancestral des chevriers de Virgile. Mais en fin de compte, ces vieux ponts sont surtout les spectateurs muets du passage des hardes de sangliers qui s'en viennent, la nuit ou de bonne heure, pour s'abreuver au ruisseau. Ils témoignent aussi d'un âge oublié de la Cévenne, lorsque les serres étaient défrichés, cultivés et habités jusque dans leurs derniers retranchements.

Ce vieux pont surplombait un valat le plus souvent étique. Mais, comme partout en ce pays, il ne fallait pas trop s'y fier. Car le maigre cours d'eau, coulant la plupart du temps sous des gravières laissées à nu, pouvait occasionnellement devenir une rivière mugissante et tumultueuse qui ravageait tout sur son passage.

Les gens d'ailleurs s'étonnent toujours que d'aussi grandes arches dotent des ouvrages enjambant somme toute une vulgaire gravière où serpente une eau aussi limpide que rare. Et pourtant, tous les cévenols connaissent les terribles colères que cachent ces ruisselets. Le Pont aux Merles était là depuis si longtemps qu'on avait oublié ceux qui l'avaient conçu et assemblé. Il datait certainement des premiers temps où furent tracées les drailles à mouton...

Les tailleurs de pierre qui l'élevèrent en ces lieux avaient utilisé un matériau prélevé sur place : le grès, dont les strates longeaient le petit cours d'eau en cet endroit précis.

Ces énormes pierres de taille empilées et assujetties les unes aux autres avec un soin extrême formaient un ouvrage capable de défier le temps.

Le pont était là, paisible, aux trois quarts enseveli sous une végétation luxuriante de houx, d'arbousiers, de lauriers, dont les feuilles pérennes lui faisaient un écrin de verdure en toutes saisons. En outre, ces arbrisseaux, constellés chaque année à l'automne d'innombrables baies rouges ou noires, attiraient des vols de *tourdres*<sup>1</sup>, d'oiseaux de toutes sortes, mais surtout des merles. D'où était tout naturellement venu le nom de ce petit pont.

Le pont n'avait pas de style, mais il avait du charme, ce charme indéfinissable qui s'attache à la désuétude des choses, à leur présence immuable et familière, intime, liée à la vie quotidienne rustique des anciennes Cévennes.

Car le Pont aux Merles était utile, même depuis que l'on avait réalisé, de l'autre côté du Langézon, rive droite, une route plus large

---

<sup>1</sup> Perdrix grise

et moins accidentée qu'empruntaient les véhicules modernes de l'après-guerre de 14, charrettes, calèches et les toutes premières voitures à essence directement issues des fameux taxis de la Marne !

Sans avoir la fréquentation de la route départementale, la vieille piste en terre battue qui passait sur le petit pont permettait de rejoindre plus rapidement la vallée du Gardon. C'était un raccourci, certes pentu, quelquefois rocailleux et irrégulier, mais précieux pour ceux qui n'avaient que leurs jambes comme moyen de locomotion et leur dos comme seul moyen de transport.

\* \* \*

On était en décembre 1920, à quelques jours des Fêtes de Noël, et le village tout proche des Esquinades frémissait encore de la terrible affaire des Brusses.<sup>2</sup> Deux ou trois kilomètres en amont du pont, un jeune homme avançait rapidement, descendant le sentier qui menait du mas des Brusses vers la vallée du Langézon. Il avait l'air pressé et marchait d'un bon pas. Si on avait pu voir sa figure de près, on aurait constaté que ce jeune homme avait l'air hagard. Il portait une simple veste et un pantalon de velours noir. La bruine avait imbibé ses cheveux et de petits ruisselets d'eau coulaient sur ses joues sans qu'il paraisse s'en soucier.

Il arriva rapidement à quelques centaines de mètres de l'entrée du village des Esquinades.

En contrebas du sentier, côté gauche, il y avait une petite *bouscatière*<sup>3</sup>, propriété de la commune des Esquinades. Enoch Silhol, le maire, n'était pas trop regardant si les paysans du coin y coupaient quelques piquets pour leurs plantations de haricots *empanselaires*.<sup>4</sup>

Cet homme pressé avisa donc en contrebas, un paysan qui sciait des cabasses avec un *resset*.<sup>5</sup> Il portait une grosse veste de lourde bure déjà imbibée d'eau, une casquette de drap bleu et il avait noué en pointe un grand mouchoir à carreau autour de son cou, ce qui faisait une tache claire au-dessous de son visage. Le passant s'arrêta, parut réfléchir un instant, puis se pencha vers cette forme peu distincte et cria :

— Hé ! L'homme !

Il tombait une bruine épaisse. L'individu interpellé leva la tête pour essayer de mieux voir celui qui criait ainsi. Il aperçut un visage

---

<sup>2</sup> Voir « La Clède de la Jeune Morte »

<sup>3</sup> Plantation de châtaigniers non greffés.

<sup>4</sup> Grimpants

<sup>5</sup> Scie égoïne de jardin

trempé, encore jeune, qui le fixait avec des yeux rouges et larmoyants.

— Hé ! L'homme ! Avez-vous l'heure s'il vous plait ?

— Non ! répondit le paysan. Je n'ai pas l'heure. Mais si vous aviez fait attention, il y a seulement une minute, vous auriez entendu sonner dix heures au clocher des Esquinades !

L'autre leva la main.

— Je n'avais pas entendu ! Merci beaucoup, dit-il brièvement.

Le coupeur de cabasses le dévisagea attentivement à travers le crachin qui tombait du ciel plombé en cette heure matinale. Mais il s'était déjà détourné pour reprendre son chemin. Le paysan le suivit des yeux et remarqua qu'il ne prenait pas le sentier qui conduisait au Pont aux Merles, mais qu'il continuait vers la grande route.

— Tiens ! marmonna-t-il à part lui, ce jeune homme ne prend pas le sentier. Il doit aller en ville. Il a l'air très pressé.

Il regarda la silhouette portant un baluchon disparaître dans la brume. Il hocha la tête.

— Voilà un garçon bien malheureux, dit-il. Il me semble bien qu'il pleure en marchant !

Allez ! Encore un piquet ou deux et je m'en vais.

Et il se remit à scier des cabasses.

\* \* \*

Au même moment, en amont du Pont aux Merles, un autre homme venait à grandes enjambées depuis la vallée du Gardon. Il se dirigeait rapidement vers les Esquinades. Il avait l'air énervé et maugréait tout seul.

« S'il s' imagine que ça va se passer comme ça, il se trompe. Je ne lui ferais pas de cadeau ! D'ailleurs, il ne m'en a jamais fait à moi. Je veux de l'argent, j'ai besoin de cet argent ! Point final ! S'il veut acheter, c'est son affaire. Sinon je vais faire le nécessaire pour récupérer mon dû !! »

Le brouillard s'épaississait au voisinage du ruisseau des Merles, et l'humidité collait une fine bruine désagréable sur son visage. L'homme sentait croître sa mauvaise humeur au fur et à mesure où il avançait dans ce secteur désert de la vallée du Langézon. Il est vrai que le coin, riant et plein de chants d'oiseaux lors des journées ensoleillées de printemps, devenait, en décembre, peu accueillant, voire même sinistre.

« Non, mais ! Pour qui il se prend ! Pourquoi m'a-t-il fait venir dans cette cambrousse ? J'en aurais vite fini, je n'ai pas le temps de palabrer des heures... Je ne vais pas l'attendre dix ans dans cette mélasse ! Où est-il, cet abruti ? »

Il arrivait sur le pont. Il avança jusqu'en son milieu, puis s'arrêta et regarda un bon moment les nappes de brouillard se déchirer autour de lui en une étrange valse.

« J'ai bien d'autres choses avec lesquelles m'occuper dans ma vie. Alors, il me faut régler ça tout de suite et c'est ce que je vais faire... bon gré mal gré ! »

Il s'était arrêté, absorbé par ses réflexions et regardait sans vraiment voir la forêt de houx en contrebas.

C'est pourquoi il n'entendit pas surgir le meurtrier qui sortit rapidement des buissons bordant le parapet du pont, juste derrière lui. Quelques pas furtifs, et il fut totalement surpris. Il l'entendit trop tard. Il n'eut pas le temps de se retourner que déjà une grosse pierre pointue le frappait sur la tête à coups redoublés.

Il s'effondra d'un seul bloc, le crâne fendu. L'autre jeta le gros galet, vérifia que sa victime était bien morte, la retourna d'un coup de pied. Ensuite il la fouilla avec habileté et minutieusement. Il s'empara sans la moindre hésitation du contenu de ses poches puis s'enfuit comme une ombre dans la brume qui couvrait le sentier.

A un kilomètre de là, le paysan qui coupait des cabasses arrivait en sifflotant avec son fagot sur le dos. Le pauvre homme qui s'en revenait, tout guilleret, ne pensait pas à ce qui allait lui arriver. Il songeait à son travail, son mas, sa jeune femme...

Comment aurait-il pu se douter de ce qui l'attendait ?

Et pourtant son destin était déjà tracé. Le sort allait lui jouer un tour détestable.

Car il devait passer obligatoirement sur le Pont aux Merles...

# **Le premier crime du Pont aux Merles**

**1920-1921**

Ce matin-là, le 22 décembre 1920, Agathoclès Poussufle, le rentier philosophe des Esquinades<sup>6</sup>, décida de faire quand même sa promenade, malgré le temps abominable, la brume et le crachin glacé qui tombait d'un ciel immuablement gris. Il professait que cette sortie quotidienne lui était d'un bénéfice considérable tant du point de vue physique qu'intellectuel et n'y renonçait que dans des cas de force majeure.

Ayant revêtu une grosse veste en laine, des pantalons de velours, un ciré, des bottes, et coiffé un chapeau de cuir, Agathoclès partit de son mas vers dix heures trente du matin.

Il prit à gauche le vieux sentier du Pont aux Merles. Indifférent à la bruine qui dégoulinait du ciel terne, il réfléchissait tranquillement à la composition en cours du prochain chapitre de son catéchisme, auquel il mettait la dernière main avant de demander *l'imprimatur*...

Il marcha cinq minutes, puis se mit inconsciemment à réciter des vers de Virgile. Agathoclès était un latiniste chevronné et il possédait une culture certaine en la matière.

*Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi  
siluestrem tenui Musam meditaris auena;  
nos patriae finis et dulcia linquimus arua.  
nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbra...*<sup>7</sup>

Agathoclès marmonnait les vers latins entre ses dents machinalement, tant il les connaissait par cœur.

Tout à coup, sur le sentier, en face de lui, Agathoclès aperçut, sortant de la brume, une silhouette dégingandée qui marchait tellement vite vers lui qu'on aurait dit qu'elle courait... Interloqué, il s'arrêta. Il vit alors s'approcher un petit homme au visage chafouin, aux sourcils broussailleux, coiffé d'une casquette crasseuse de grosse laine tricotée, et couvert d'une houppelande de berger. Il haletait légèrement.

— Venez vite ! cria le nouveau venu. Il y a un bonhomme mort sur le Pont aux Merles avec un autre type à genoux à côté de lui !

Agathoclès, suffoqué de stupeur, redescendit immédiatement de son Parnasse latiniste.

<sup>6</sup> Voir « l'Affaire de la Fête aux Champignons »

<sup>7</sup> Couché sous le vaste feuillage de ce hêtre, tu essayes, ô Tityre, un air champêtre sur tes légers pipeaux. Et nous, chassés du pays de nos pères, nous quittons les douces campagnes nous fuyons notre patrie. Toi, Tityre, étendu sous de frais ombrages... (VIRGILE, Les Bucoliques)

— Vous êtes sûr ? bégaya-t-il

— Et comment ! repartit l'autre. Il a la tête cassée ! Vous devriez y aller en vitesse parce que moi je les ai laissés tous les deux, et je crains que le vivant ne s'évapore dans la nature !

— Et vous, vous partez où, en courant comme ça ? reprit Agathoclès.

— Je vais prévenir le Maire des Esquinades, car je crois que le Pont aux Merles est sur le territoire de cette Commune.

— Exact ! dit Agathoclès, pratique. C'est même la limite extrême de la Commune vers l'Est...

— Ça, je m'en fous, dit l'autre. Je vais vite prévenir pour me débarrasser de cette histoire, mais j'ai bien peur qu'on va m'empoisonner la vie comme témoin.

— Ah ! Ça ! Vous pouvez y compter. Mais assez parlé, j'y cours, dit Agathoclès.

Et les deux hommes se séparèrent, courant tous les deux dans deux directions opposées.

\* \* \*

Agathoclès arriva dix minutes après sur le Pont aux Merles. Du premier coup d'œil, il vit que tout était vrai et que le bonhomme, dont il n'avait même pas demandé le nom, n'avait pas menti.

Un corps gisait, pas tout à fait au milieu du pont, et sur le parapet s'était assis un paysan l'air hébété, qui le regardait venir. A terre était jeté un fagot de piquets de bouscas.

Le rentier philosophe s'approcha précautionneusement de lui et questionna bêtement :

— Vous êtes sûr qu'il est mort ?

— Ça oui, répondit avec effort le paysan. Il a la tête fracassée...

Il parlait d'une voix sourde, il avait l'air en état de choc. Agathoclès le regarda curieusement. Il lui semblait l'avoir déjà vu quelque part, mais ce n'était pas un habitant des Esquinades. Agathoclès, conseiller municipal depuis longtemps, les connaissait tous.

Il le laissa un moment et s'en fut examiner le corps, en prenant soin toutefois de ne pas tourner le dos à cet individu inconnu prostré sur le parapet du pont.

Le cadavre était celui d'un homme d'une quarantaine d'années, pas très grand mais trapu et costaud. Ses yeux étaient fermés sous des sourcils épais et charbonneux. Il était tête nue. Agathoclès chercha machinalement des yeux un possible couvre-chef. Mais sans succès. La tête était sanglante. Le corps était couché sur le côté et, en se baissant, il vit l'arrière du crâne enfoncé par des coups

violents. Cela avait beaucoup saigné. Le sang avait coulé le long du cou jusque sur le sol. À côté de la tête, il y avait un gros galet de quartz cassé, qui présentait une arête tranchante comme les bifaces préhistoriques. Il portait des traces sombres de sang coagulé. Agathoclès frissonna.

— C'est vous... commença-t-il en jetant un coup d'œil au paysan qui l'observait sans mot dire.

L'autre ne le laissa pas continuer.

— C'est moi qui l'ai trouvé raide là où il est !

Agathoclès le regarda pensivement. Il aperçut alors le fagot de cabasses qui avait été jeté sur le côté.

— Que faisiez-vous ici ?

— Je revenais de couper des piquets pour en faire des tuteurs, pour mon jardin... plus loin que le village... et je suis tombé sur ce spectacle en repartant chez moi.

— Ah ? dit le rentier sur un ton interrogateur.

— Il était couché comme ça, j'ai posé mon fagot et je me suis agenouillé à côté de lui pour voir s'il était vivant ou mort. Il est bien mort et c'est avec ça qu'on l'a assommé.

Il montrait du doigt le bloc de quartz.

— Je l'ai bien observé, affirma-t-il. C'est avec ça !

— Vous avez touché cette pierre ? demanda Agathoclès avec gravité.

— Bien sûr ! dit l'autre avec conviction. J'étais en train de l'examiner quand l'autre zouave est arrivé. Il m'a à peine regardé et il est parti en courant, tout en criant qu'il allait revenir avec du secours !

Agathoclès vint s'asseoir à côté de lui sur le parapet.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Bertrand.

— Bertrand comment ?

— Bertrand Levêque. J'habite là-bas de l'autre côté du Gardon

— Vous avez vraiment touché ce bloc de quartz ?

L'autre hocha affirmativement la tête.

— Ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux ! s'exclama Agathoclès. Mais ce qui est fait est fait. Maintenant il nous faut attendre... Et lui, vous le connaissez ?

Le paysan secoua la tête d'un air interrogateur. Il avait l'air choqué mais pourtant il se tourna vers Agathoclès et le dévisagea.

— Il me semble que oui... Mais ça faisait un moment que je ne l'avais pas vu. C'est Albert Virebrus...

Le rentier philosophe eut une moue dubitative.

— Je ne le connaissais pas.

— C'était mon voisin, autrefois, répondit le paysan.